

PAUL VERCHÈRES

L'infirmier disparu



BeQ

Paul Verchères

Les aventures extraordinaires de
Guy Verchères # HS-032

L'infirmier disparu

L'Arsène Lupin canadien-français

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 565 : version 1.0

L'infirmé disparu

Collection *Guy Verchères*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

I

– Trois piastres et quarante-deux, madame Bourget !

– VI'a cinq piastres monsieur Gariépy !

Et l'épicier s'était mis à emballer les divers articles d'épicerie. Puis il avait fait la monnaie du cinq dollars, et au moment où Madame Bourget faisait le compte de la monnaie, une voisine de celle-ci était entrée dans l'établissement.

– Bonjour, vous !

– Tiens, si ce n'est pas madame Ranger ! Et comment ça va ?

– Si ça allait partout ailleurs comme chez nous, ça irait bien... dit sournoisement la nouvelle arrivée.

– Qu'est-ce que vous voulez dire ? demanda l'épicier.

– Il y a qu'il se passe quelque chose à côté de

chez nous qui me porte à croire qu'il y a du sorcier là-dedans...

– Madame Bourget et l'épicier Gariépy étaient tout oreilles.

Dans cette épicerie du faubourg, c'était l'endroit où se commentaient les nouvelles de la guerre, puis de l'armistice, puis des conditions de paix.

Et maintenant qu'on avait peu à dire sur le sujet, on se rattrapait sur les fluctuations de la température, ce qui était, on le pense bien, très peu appétissant pour les esprits friands de discussion et de potins.

– Oui, qu'est-ce que vous voulez dire, avait ajouté madame Bourget.

– Je veux dire seulement ceci... Tiens, vous madame Bourget, vous la connaissez la petite Jodoïn qui a marié Anctil, l'infirmier ?

– Oui, oui...

– Moi aussi, je les connais tous les deux, fit Gariépy.

– Eh bien... Ça fait au bas mot quinze jours

que je ne l'ai pas vu lui...

Et elle affectait un air de mystère et de suspicion qui fit que madame Bourget replaça sur le comptoir les paquets emballés et que monsieur Gariépy s'accouda, le menton dans la paume des mains, curieux tous les deux des révélations de madame Ranger.

Madame Bourget dit cependant :

– Il pourrait être en voyage...

– Vous savez bien qu'il a peine à marcher ! Et puis il y a autre chose...

– Quoi donc ?

– Il y a que la petite madame Anctil n'est plus la même. Encore hier soir, il y avait de la lumière chez elle jusque très tard dans la nuit, et une auto a stationné devant la porte toute la soirée...

– Jusqu'à quelle heure, dites-vous ? demanda madame Bourget.

– L'heure... je ne sais pas. Après tout, je n'étais pas pour rester debout toute la nuit pour savoir quand l'auto partirait, ni quand la lumière de la fenêtre de côté... qui est la lumière de la

chambre... s'éteindrait.

– Avez-vous entendu quelque chose ?

– Non... à cause de l'entrée de garage qui nous sépare, c'est impossible d'entendre quoi que ce soit. Mais j'aurais pas haï cela, vous pensez bien...

– Madame Anctil n'a pas grand compte à rendre à personne, dit l'épicier qui tenait à la clientèle régulière et qui tentait, chaque fois qu'il en avait l'occasion, de ne pencher pour aucun parti, quand on discutait politique, stratégie militaire, ou encore, comme c'était le cas ce jour-là, des agissements des voisins.

– Je comprends tout ça, monsieur Gariépy, mais il faut bien dire que Madame Anctil a des allures étranges depuis quelque temps...

– Oui mais... objecta madame Bourget.

Elle n'acheva pas sa phrase. L'autre reprenait aussitôt :

– À part de ça que je l'ai rencontrée dernièrement et puis elle ne m'a pas dit que son mari était parti... Au contraire elle m'a annoncé

qu'elle partirait bientôt en voyage.

– Ça fait combien de temps de ça ? demanda Gariépy.

– Environ une semaine...

– Parce que j'allais dire que j'ai rencontré moi-même Anctil, qui marchait avec sa canne, il n'y a pas bien longtemps et que...

– Ça serait quand vous l'auriez vu, vous ?

– Ça fait plus longtemps que vous, il y a bien trois semaines comme il faut !

– Alors, vous voyez ! Et vous ne l'avez pas vu depuis ce temps-là ?

– À vrai dire, non... dit pensivement l'épicier.

– Dans tous les cas, quand j'ai vu madame Anctil, moi, ça faisait déjà une semaine que je ne voyais pas son mari. Il prenait sa petite marche tous les jours, puis voilà qu'il ne sort plus, qu'on ne le voit pas nulle part, et que sa femme me dit qu'il est en parfaite santé...

– Entre nous, c'est étrange, mais je me demande bien ce que vous pourriez faire... dit

madame Bourget.

– Imaginez-vous pas surtout que je veux m’en mêler ! Le plus loin on reste de ces affaires-là, le mieux c’est... Mais je me dis qu’il y a quelque chose de pas catholique là-dedans... La petite Anctil avait l’air trop drôle quand je l’ai questionnée...

– C’est entendu, fit madame Bourget, il arrive toutes sortes d’affaires de nos jours... C’est à peine si on peut se fier à ses voisins... Dans tous les cas, il faut que je me sauve. Si vous avez d’autres nouvelles, vous me le direz, n’est-ce pas, madame Ranger ?

Et ce disant, elle reprit ses paquets, salua la cliente et l’épicier et sortit du magasin.

Elle buta presque sur madame Anctil qui passait à ce moment, en proie à une excitation peu ordinaire.

Un taxi collait la chaîne du trottoir. Puis la voiture stoppa.

Et Madame Bourget traversa la rue, après avoir vu repartir la voiture dans laquelle madame Ancil était montée.

II

- Ça, ça parle au diable ! par exemple !
- Qu'est-ce qu'il y a Gariépy ?
- Mondor viens ici ! Toi aussi Léger ! Lisez-moi ça !

Et l'épicier Gariépy étalait le journal du soir où en page trois, la police insérait un communiqué avec photo.

La disparition de Victorien Anctil !

– Ça parle au diable ! fit de nouveau Gariépy en s'épongeant le front.

– Eh bien quoi ! fit Léger, c'est des choses qui arrivent... peut-être pas tous les jours, mais ça arrive...

– Sans compter, dit Mondor à son tour, que le bonhomme était pas mal caduque. Il a pu tomber en faisant sa marche sur le quai...

– C'est plein de bon sens. Je l'ai vu bien des

fois qui se promenait sur les quais... Il avait de la misère à marcher, mais il s'ennuyait de l'eau et des bateaux à ce qu'il disait...

– Il a bien pu tomber... Il y a tellement eu de pluie dernièrement que ça devait être glissant pas pour rire... Tu dis rien Gariépy ? On dirait que c'est ton père ou bien ton frère qui est perdu !

Et Léger, gagné par le rire de Mondor, laissa lui aussi éclater sa gaieté.

Mais Gariépy sentait poindre au bord de son gros jugement, un maigre soupçon qui l'agaçait.

Il n'avait pas raison de douter des faits... et pourtant quelque chose lui disait d'aller tout raconter de ce qui s'était dit dans son épicerie, deux jours auparavant.

Il regardait de nouveau la photo de Victorien Anctil. Ressemblante au possible, avec les lunettes de corne, la lèvre plissée dédaigneusement, et le nœud papillon au lieu de la cravate...

– Il ne manque que la canne pour faire ressemblant !

– Qu’est-ce que tu dis, Gariépy ?

L’épicier avait pensé tout haut.

– Je dis qu’il ne manque que la canne pour que le portrait soit ressemblant !

– Comment, mais tu penses encore à Anctil ? dit Léger.

Lui et Mondor ayant fini de s’esclaffer s’était immédiatement abîmés dans une autre discussion, cette fois sur la question des loyers... Et Gariépy, tout seul, avait continué dans sa tête les pensées se rattachant à Victorien Anctil.

Il replia le journal. Une jeune fille frappait sur le comptoir, près de la porte d’entrée, avec la monnaie qu’elle tenait dans sa main.

Gariépy se dirigea vers elle.

Et le magasin reprit son aspect coutumier, avec ses flâneurs habituels et les clients qui allaient et qui venaient. Ainsi jusqu’à l’heure de la fermeture.

Puis quand l’épicier eût vérifié les aiguilles de l’horloge, compté les recettes de la journée, il

cadenassa la porte de l'épicerie et se dirigea,
pensif vers sa demeure.

III

Au bout de trois ou quatre jours, l'épicier Gariépy s'était complètement décidé à rester coi.

Les deux clientes qui lui avaient mis sans le vouloir la puce à l'oreille étaient revenues au magasin pour faire part de leurs déductions et de leurs potins.

Et au fur et à mesure que les jours avaient passé, l'épicier se désintéressait de moins en moins de la disparition d'Anctil, mais il était de plus en plus convaincu qu'il était mieux pour lui de ne s'en mêler que le moins possible.

Ce matin-là, qui était un matin de juin tout doré de soleil, l'épicier s'étirait paresseusement derrière son comptoir.

Mondor était là aussi accoudé sur le réfrigérateur à liqueurs douces.

– Beau matin, hein Gariépy !

– Beau matin, mais pas pour travailler, je t’assure...

– T’as ben raison, fit Mondor reconnu pour son oisiveté.

Et comme pour donner plus de caractère à sa phrase, il bailla à gorge déployée.

On vit s’aligner une rangée de dents jaunies par le tabac.

Puis Mondor fit : « Hoy... hoy... hoy... », s’étira à son tour, et sortit du magasin.

La porte moustiquaire retentit une fois sur la chambranle... Puis une autre fois encore.

Et Gariépy avait ensuite devant lui, un homme qui n’était sûrement pas du quartier.

D’une élégance digne des vedettes de cinéma.

Une prestance de prince.

Un complet digne des meilleurs faiseurs.

Enfin l’allure dégagée d’un homme du monde... du meilleur monde, pensait Gariépy.

L’inconnu demanda un Coke que l’épicier s’empressa de lui servir. Puis la conversation

s'engagea entre les deux hommes.

– Il y a longtemps que-vous habitez le quartier ? demanda l'inconnu.

– Environ vingt ans, dit Gariépy.

– Alors, écoutez... Vous pouvez peut-être m'être utile à quelque chose, dit l'homme de nouveau.

Gariépy regarda cet élégant d'une trentaine d'années qui lui paraissait des plus sympathiques.

– Si c'est pour l'adresse de quelqu'un des environs, je pourrai peut-être vous la donner. J'ai des clients... à part de ça que je connais pas mal de monde.

Le voyant bien disposé, Guy Verchères s'identifia.

Gariépy laissa percer un mouvement de surprise.

Guy Verchères !

Guy Verchères, le gentleman-cambrioleur dans son magasin !

Gariépy jeta un œil vers le tiroir-caisse, et ce

fut d'un mouvement bref, instinctif.

Guy Verchères souriait narquoisement.

Il laissa à l'épicier le temps de se troubler complètement, puis il dit, comme pour le rassurer et regagner sa confiance :

– C'est au sujet de monsieur Valérien Anctil...

Gariépy reprenait ses sens.

Mais à un mouvement des yeux et de la bouche qu'il avait fait, Guy Verchères ne lui laissa pas le temps de dire quoi que ce soit. Il reprenait aussitôt :

– Vous le connaissez ?

– Comme tous ceux du quartier... oui. Il venait rarement ici, je connais plutôt sa femme qui était ma cliente jusqu'à tout dernièrement...

– Elle n'achète plus ici ?

– Il y a un magasin à chaîne de l'autre côté de la rue, comme vous voyez... Alors, elle comme bien d'autres...

L'épicier répondait aux questions de Guy sans aucun désir de s'y soustraire.

Il savait que la police employait assez souvent les dons singuliers de cet original, parce que Guy Verchères avait la manière et la façon d'agir des meilleurs détectives quoi qu'il n'en eût pas les prérogatives habituelles.

Il était utile à la police.

Alors, il ne fallait pas qu'on fût surpris de le voir mêlé à la solution de certains mystères policiers.

– Comme vous savez, dit Verchères, Valérien Anctil est disparu de sa demeure... depuis quelques jours... et comme la police n'a trouvé encore aucune trace lui permettant de le ramener à sa femme...

– Depuis quelques jours, dites-vous ?

L'épicier s'était pourtant bien promis de ne pas se mêler de l'affaire. Pourtant, il reprenait :

– Deux jours avant que la photo paraisse dans le journal, ça faisait déjà assez longtemps qu'on n'avait pas vu monsieur Anctil dans le quartier !

– Qu'est-ce que vous dites ?

Et l'épicier relata la scène des commères,

madame Bourget et Madame Ranger.

Guy Verchères avait écouté religieusement le narrateur.

– Et vous dites qu’à cette date-là, on n’avait pas vu monsieur Anctil depuis quinze jours ?

– Exactement.

– Et que, lorsqu’on demanda des nouvelles de son mari à Madame Anctil, elle répondit qu’il était en bonne santé ?

– Oui. Et c’est ce qui était le plus étrange, car il sortait tous les jours, pas pour longtemps, mais tous les jours beau temps, mauvais temps.

– Hum ! fit Guy Verchères.

– La disparition a été signalée dans la gazette de samedi... nous sommes aujourd’hui jeudi... fit pensivement l’épicier, mais à tout prendre, il paraît que ça fait encore plus longtemps que cela qu’on n’a pas vu monsieur Anctil...

– Vous pouvez me donner l’adresse de ces deux dames, monsieur Gariépy ?

– Madame Ranger demeure tout à côté de la

maison des Anctil. Il y a une ruelle, une entrée...

– Une entrée de garage peut-être ?

– Oui, c'est ça, une entrée de garage entre les deux maisons... Et l'adresse de Madame Ranger, c'est 24, Boulevard des Épinettes...

– Elle demeure au deuxième ?

– Non, au premier, et c'est sûrement ce qui l'a fâchée de ne pouvoir espionner d'une fenêtre à l'autre...

– En effet, essayer de voir au deuxième quand on habite au premier... je comprends que ce soit embêtant... surtout quand les fenêtres sont là, toutes éclairées et non obstruées par des stores discrets... ajouta comme pour lui-même le détective amateur.

– Quant à Madame Bourget, dit l'épicier, je ne crois pas qu'elle puisse vous aider grandement... à moins qu'elle ait appris du nouveau depuis sa rencontre ici avec Madame Ranger.

– C'est surtout Madame Ranger...

– À cause qu'elle est voisine, je suppose... et puis un peu plus commère que l'autre dans le

fond.

– Bon... bon... de toute façon, donnez-moi son adresse, si vous le voulez bien.

Gariépy ouvrit un registre où s'accumulaient les factures du crédit, puis Guy Verchères nota une adresse sur son calepin. Il quitta l'épicerie au bout de quelques minutes.

Puis monsieur Gariépy rangea la bouteille vide avec les autres...

– Il a oublié de me payer ! L'animal !

Et l'épicier, ayant jeté un œil autour de lui, constata que tout le reste de l'établissement était intact.

Il rit doucement de l'aventure, puis son rire s'arrêta dans sa gorge.

Devant son esprit, passa l'image de Valérien Anctil, avec sa démarche difficile, son inséparable canne et ses grosses lunettes.

Monsieur Gariépy se sentait plus près d'un drame que jamais il ne l'avait été.

IV

Quand Guy Verchères rentra chez lui, Belœil l'attendait impatientement.

– Tu arrives de chez Madame Anctil ? demanda-t-il à Guy.

– Non...

– Alors, tu ne t'occupes pas de l'affaire ? demanda Belœil.

– Écoute mon gros... c'est rien qu'hier après tout que tu m'as demandé d'éclairer l'affaire pour toi, hein ?

– Faut s'entendre, dit Belœil choqué. Je ne t'ai pas demandé de l'éclaircir... mais bien de nous aider, ce qui n'est pas tout à fait la même chose.

– Bon... bon...

– Et puis ? questionna le chef de police.

– Et puis quoi ?

- Où en es-tu rendu ?
- J’en suis rendu à la conviction qu’il y a plutôt eu meurtre que pure et simple disparition.
- Quoi ?
- Exactement cela, mon gros Belœil.
- Et tu n’as pas vu la femme de Valérien Anctil, m’as-tu dit ?
- Non... Tu ne t’imagines toujours pas qu’elle-même m’aurait passé le tuyau, hein ?
- Ça dépend... Elle pourrait soupçonner quelqu’un...
- Oui... mais dans le cas présent, la chose ne se peut pas... Dis donc, Belœil, je n’ai pas eu d’appel en mon absence ?
- Le chef Belœil voyait l’allusion.
- Tu ne crois toujours pas que j’ai passé l’avant-midi à t’attendre ici, hein ?
- Des fois, on ne sait jamais, surtout depuis que j’ai l’affaire en mains, ça te permet de te reposer un peu...
- Laisse faire les sarcasmes, hein Verchères ?

Pourquoi dis-tu qu'il est impossible que Madame Anctil soupçonne qui que ce soit ? Crois-tu qu'elle aurait fait le coup elle-même ?

– Tu commences à comprendre. Vrai, ça t'a fait du bien de prendre quelques heures de repos, mon gros Belœil !

– Tu la crois coupable ? fit Belœil en passant sous silence la dernière raillerie de Guy.

– Reste à prouver la chose... À trouver Valérien d'abord... Ça c'est autant ton affaire que la mienne...

– Je sais... je sais...

– Mort ou vivant, pour les besoins de ta réputation ! Mais j'ai bien peur que ce soit mort... et j'ai bien hâte de faire la connaissance de la veuve, moi...

– Dans tous les cas, dit Belœil, la situation se complique du fait que Madame Anctil nous demande de rechercher son mari supposé disparu... et qu'il est difficile de porter quelque soupçon sur elle dans le moment.

– Aussi, il est possible que j'apprenne du

nouveau d'ici peu. N'abandonnez pas le travail de recherches pour cela, toi et tes hommes. Disons que vous le relâchez simplement pour me permettre de...

– De quoi ?

– ... de prouver ce que j'avance.

Sur quoi Théo Belœil quitta le luxueux appartement de Guy Verchères, non sans maugréer comme il le faisait chaque fois qu'il jetait un œil autour de lui et qu'il voyait les trésors de richesses qui s'y accumulaient sans cesse.

– Toujours la même veine, hein Verchères ?

– Ça dépend de quoi tu parles... Au fait, j'ai oublié de te dire que j'ai hérité d'une forte somme dernièrement. Ne sois donc pas surpris que j'augmente ma collection de tableaux bientôt...

Belœil partit en claquant la porte sur ses talons. Il n'ignorait pas que Guy Verchères, gentleman-cambrioleur, s'enrichissait aux dépens des victimes quand il y avait lieu. Mais de

prouver la chose n'avait pas encore été possible.

En attendant, ses dons de détective amateur étaient employés, chaque fois que l'occasion s'en présentait.

Belœil ne désespérait pas de trouver un beau jour Guy Verchères en faute.

Et ce jour-là...

Ce jour-là, il n'aura qu'à bien se tenir et à trouver une vraie bonne raison... se disait Théo Belœil.

Durant ce temps, Guy Verchères resté seul réfléchissait à l'affaire et se disait de plus en plus convaincu qu'il y avait un drame plus profond qu'une simple disparition dans l'affaire Valérien Anctil.

V

Le lendemain, Guy Verchères téléphona à Belœil pour lui demander s'il était possible qu'ils se rendissent tous les deux au domicile de Madame Anctil.

L'après-midi de la veille, il avait questionné Madame Ranger sur les agissements de sa voisine.

Celle-ci, apeurée par l'interrogatoire de Guy n'avait tout d'abord pas voulu rien admettre de ce qu'elle avait dit à l'épicerie du quartier.

Puis, Guy l'ayant complimentée sur son allure juvénile, malgré les quarante ans qu'elle avouait, complimentée sur l'agencement coquet de son petit salon, et sur deux bronzes magnifiques qui ornaient le manteau de la cheminée, elle finit par déclencher elle-même le sujet de conversation qui intéressait son visiteur.

Guy Verchères se rendit compte que l'épicier

avait fidèlement rapporté les paroles de sa cliente.

Mais pour plus de certitude, il lui fit répéter encore une fois la conversation qu'elle avait eue avec sa voisine, au cours de laquelle Madame Anctil avait dit son mari en bonne santé...

– Puis elle vous avait parue tout à coup étrange, m'avez-vous dit tout à l'heure ?

– Oui, monsieur. Comme si elle avait trop parlé...

– Ah ?

– Sur le coup, j'ai été surprise, bien entendu, mais après...

– Après ?

– Oui, quand j'ai vu ça dans le journal... j'ai été encore plus surprise. C'est la première nouvelle que j'en avais... et entre voisines, hein ?

– Vous vous parliez souvent, elle et vous ?

– Non mais... Une disparition, vous comprenez.... Moi il me semble que si c'était mon mari qui avait disparu, j'aurais fait le tour de la parenté, puis des amis, puis des voisins, avant

de m'adresser à la police, hein ?

– Mais, objecta Verchères, peut-être que d'autres l'ont su, avant que ça paraisse dans le journal ?

– Personne, monsieur, personne. Je suis là pour le savoir, car j'ai des amies sur la rue, dans le quartier, et il n'y a pas grand-chose qui se passe sans que je le sache, ça je vous en réponds !

Verchères, au bout de quelques minutes et après de nouvelles gentillesses, s'était excusé auprès de Madame Ranger qui roucoulait en refermant la porte sur le visiteur.

Au moment où Guy Verchères pensait avec attendrissement aux deux bronzes admirés chez la voisine de Madame Anctil, Belœil sonnait chez lui.

Les deux hommes partirent en direction de la maison du disparu, Boulevard des Épinettes.

Puis Guy expliqua à Théo Belœil le but de sa visite chez Madame Anctil.

Prétexte banal, c'est tout ce qu'il s'agissait de trouver afin de donner une raison plausible à la

femme du disparu.

On convint du plus pratique.

Puis, arrivé à la demeure en question, Guy grimpa les marches à la suite de Belœil qui, tout essoufflé, appuyait le pouce sur le bouton de la sonnette.

– Est-elle jolie, au moins ? demanda Guy à Théo. Ce dernier n'eut pas le temps de répondre. Une femme toute jeune et avec des yeux de feu ouvrait la porte.

En reconnaissant Belœil, elle le fit entrer immédiatement et allait refermer la porte, quand Guy qui s'était tenu à l'écart embauchait le pas derrière le gros chef de police.

La femme fit un Oh ! de surprise, puis elle s'excusa de sa maladresse.

Belœil dit :

– C'est un de mes hommes...

– Aucune offense, Madame, fit Guy avec une voix toute vibrante et chaude.

Madame Anctil se retourna et il sembla à

Verchères que le regard qui coulait entre les cils noirs répondait assez bien au ton qu'il avait mis dans ses propres paroles.

– Entrez ici, je vous prie...

Belœil se retrouvait dans le living-room des époux Anctil, pour la deuxième fois.

Guy Verchères inspectait la pièce où deux styles bien différents d'ameublement se trouvaient mariés...

Tout comme le couple qui y avait vécu, se dit Guy.

Et ses yeux s'attachèrent sur une photo qui était la même que celle parue dans le journal.

Anctil devait avoir cinquante ans environ... Et sa femme n'en avait sûrement pas trente-cinq !

Et puis elle était jolie, la mâtine !

Belœil disait :

– Vous n'avez reçu aucune nouvelle de votre mari, madame ?

– Aucune, monsieur, et cette absence qui se prolonge m'énerve à un tel point que je n'en dors

presque plus... Je sors pour essayer de me changer les idées... mais l'angoisse demeure...

– Depuis combien de jours est-il disparu déjà ?
questionna Verchères.

La femme hésita un moment, puis elle dit :

– Excusez-moi, monsieur, je parlais avec le Chef Belœil, je n'ai pas très bien saisi la question que vous m'avez posée...

– Je m'excuse d'avoir parlé en même temps que vous, chère madame... J'étais occupé à regarder cette photo... Je vous demandais depuis combien de jours votre mari est ainsi disparu.

– Depuis vendredi dernier, monsieur.

Guy fit un rapide calcul mental des jours.

La disparition avait été signalée dans le journal du samedi. On ne faisait pas mention alors de la date de la disparition.

On donnait le signalement.

On n'oubliait ni la canne ni les grosses lunettes...

Depuis vendredi dernier... songeait Guy

Verchères.

D'après les dires de Gariépy et de Madame Ranger, et aussi de cette Madame Bourget qui n'avait pas appris grand-chose à Guy Verchères qu'il ne sût déjà, excepté le fait d'avoir vu Madame Anctil surexcitée qui l'avait presque renversée pour saisir un taxi...

Tous ces événements s'étaient passés le jeudi. Donc la veille de la prétendue disparition de Valérien Anctil !

Guy laissait Belœil causer avec Madame Anctil et sans en avoir l'air étudiait la topographie des lieux.

On eût dit qu'il n'était là que par un caprice de Belœil. Il s'effaçait maintenant devant le gros Théo, et la femme de Valérien Anctil prit cet effacement pour une discrétion peu commune qui lui fit pardonner à Guy la seule question troublante de l'entrevue...

Puis les deux hommes quittèrent le living-room et se retrouvèrent bientôt dans la rue.

– Tâche au moins, dit Belœil, de ne pas faire

de sale coup, hein ?

– T'inquiète pas, vieux. T'as vu la maison ? Rien de bien excitant comme trésor pour collectionneur !

– Alors, ce sera quand ? demanda le Chef de Police.

– Je surveillerai... À la première occasion donc...

Et les deux hommes se séparèrent.

VI

Comme pour démentir ses paroles, la jeune Madame Anctil n'était pas sortie depuis trois jours.

Et pendant trois jours, Guy qui avait loué une chambre dans une maison d'en face, avait surveillé sans cesse et sans grand succès.

Il n'osait quitter sa vigie, ayant pourtant une visite importante à faire qui l'eût éclairé sur les agissements bizarres de la femme de Valérien, durant les jours où le signalement avait été donné de la disparition.

Mais maintenant qu'il avait loué cette chambre avec condition expresse qu'on lui servirait les repas dans la chambre même, et qu'on avait accepté parce que Guy montrait une large reconnaissance, il n'osait tout foutre là.

La visite... la petite inquisition qu'il voulait faire attendrait un peu plus tard.

Ce serait une des dernières preuves...

Ça ne pressait pas encore.

Il n'avait à date que des suppositions.

Des événements qui ne concordaien^t guère et qui suffisaient à lui mettre la puce à l'oreille...

Mais rien de précis.

Et puis, Madame Anctil finirait par sortir un jour ou l'autre, que diable ! Elle ne pouvait rester ainsi enfermée, si elle était aussi déballée qu'on le disait depuis quelque temps !

À moins qu'elle se soit assagie... justement par peur des commérages ? Peur des propos de ses voisines... Peur des soupçons qu'un tel changement subit d'attitude ferait naître !

Et à ce moment, un messenger en bicyclette arrêta^t sa bécane vis-à-vis de la maison des Anctil.

Puis il prit un habit masculin qu'il portait non emballé et simplement jeté sur un cintre et accroché après le guidon de sa bicyclette, et grimpa l'escalier d'en face pour sonner à la porte de madame Anctil.

Il se trompe sûrement, se dit Verchères...

Ce n'est pas possible que Madame Anctil se permette une telle imprudence ?

Pourtant, la porte s'ouvrait.

La femme que Guy reconnut payait le livreur qui redescendait aussitôt.

Guy Verchères était sidéré.

Comment pouvait-on agir avec tant de naïveté !

Tant d'audace !

À moins...

À moins...

À moins...

À moins que la femme ne soit en rien coupable et qu'elle fasse tout simplement son devoir de bonne maîtresse de maison qui visite les placards une fois de temps à autre et qui envoie au presseur ou au nettoyeur les vêtements défraîchis, simplement pour accomplir une sorte de rite...

Pour ne pas déroger à une habitude de

propreté !

Il attendrait encore cependant.

Au risque de se tromper dans ses déductions de toute l'affaire, il attendrait...

Le soir venu, une automobile stoppa devant la porte. Un jeune homme donna trois coups de klaxson.

La lumière de la porte d'entrée s'éteignit.

Puis se ralluma.

La voiture se remit en marche et Guy la suivit des yeux.

Elle stoppait bientôt de nouveau. Au coin suivant.

Puis la lumière s'éteignit de nouveau à la porte d'entrée de Madame Dutil.

Un signal, se dit Guy Verchères.

Et il ne s'était point trompé.

Immédiatement après, Madame Anctil sortait, puis après un bref examen des alentours, descendait vite l'escalier pour aller de son pas trotinant rejoindre la voiture arrêtée à

quelques verges de sa demeure.

Quand elle y fut montée, et que la voiture eût démarré en tournant le coin, Guy prit son chapeau et sortit.

L'instant tant attendu était enfin arrivé.

VII

Guy Verchères, l'oreille aux aguets pour discerner le moindre bruit insolite, fouillait un placard à l'aide de sa lampe de poche.

Puis avec un étonnement compréhensible, il y voyait rangés comme des soldats de bataille, cinq complets d'homme et, sur la tablette au-dessus, trois chapeaux.

Et des souliers d'homme sur le linoléum recouvrant le parquet de la garde-robe...

Valérien Anctil était disparu sans rien apporter de sa garde-robe ?

Vraisemblablement avec les seuls vêtements qu'il portait le jour de sa disparition ?

Complet brun rayé... et souliers jaunes...

Guy se souvenait de la description.

Alors, Valérien Anctil avait deux complets rayés ?

Deux complets bruns rayés !

Un original, si la chose était exacte.

Il referma le placard et avisa les tiroirs des meubles de la chambre.

Il fouilla avec minutie, mais en ayant soin de ne pas déranger l'ordre établi...

Madame Anctil était une femme rangée, c'était chose certaine.

Elle voyait à tout.

Oui, à tout, pensait Guy, même à envoyer chez le dégraisseur les complets de son mari qu'il ne porterait sans doute plus jamais...

Question d'habitude ?

Ou bien la disparition était-elle véritable et Valérien Anctil retrouverait propres et bien pressés lors de son retour les habituels complets ?

Les potins du quartier seraient simplement des potins ?

Guy fouillait toujours sans rien trouver, mais sans désespérer non plus.

Il tenait à son idée qui lui était venue comme

une inspiration.

Puis une boîte de carton qu'il eût la curiosité d'ouvrir attira son attention.

Elle reposait sur le radiateur de la chambre.

Guy en ouvrit le couvercle.

Et ce qu'il y vit lui fit prendre la boîte dans ses mains afin de regarder de plus près au contenu.

Il n'en croyait ni ses yeux...

Ni ses mains...

Dans la boîte, des bijoux masculins... qu'il tâta distraitement tout occupé par une autre obsession...

Le dessous... le fond de la boîte était chaud !

Guy Verchères mit tout le contenu de la boîte dans ses poches et sortit vivement par la porte de la cuisine.

Madame Anctil avait fait du feu dans la fournaise de la cave, puisque les radiateurs étaient chauds !

Une fournaise de cave allumée en plein mois de juin, c'était chose surprenante...

Avec maintes précautions, pour ne pas éveiller l'attention de la voisine du premier, Guy descendit l'escalier en spirale qui menait à la cave particulière du locataire du deuxième.

La cave était séparée en deux parties.

L'une, avec entrée principale dans la maison même du locataire du premier, sans doute propriétaire également de la maison...

L'autre partie, avec escalier extérieur dans une cage lambrissée prise à même la galerie d'arrière et qui conduisait directement à la fournaise.

En effet, la fournaise avait été allumée.

Mais il ne restait plus qu'un brasier...

Guy fouilla les cendres pour ne rien trouver d'anormal au premier coup d'œil.

Il était difficile à dire ce qu'on y avait fait brûler, et depuis quand on avait allumé le feu...

Mais la chaleur des radiateurs du deuxième laissait supposer que le feu durait depuis plusieurs heures...

Guy passa donc la cave à l'inspection.

Des dizaines de caisses y étaient accumulées dont quelques-unes étaient complètement vides.

Puis à travers un fouillis indescriptible qui cadrait mal avec l'ordre rangé de la maison même, Guy trouva de tout, excepté ce qu'il cherchait...

Il ne savait pas au juste ce qu'il cherchait...

Mais il cherchait tout de même, sachant que de la cave transpirait le mystère.

À tout hasard, il se saisit d'une boîte vide qu'il remplit de cendre et qu'il posa sur la marche de ciment de l'entrée.

Quelques tisons firent une toute petite lueur rouge dans la noirceur que n'atteignait plus la lampe de poche... Puis ils s'éteignirent peu à peu.

Guy avait ouvert une porte sous laquelle de la poussière de charbon passait.

Et c'est là qu'il découvrit un tronc d'homme... Complètement nu...

Il chercha vainement la tête et les bras et les jambes... fiévreux et mal à l'aise dans cette cave où gisait le cadavre démembré de Valérien

Anctil...

Valérien Anctil, il en était sûr !

Qui d'autre, cet homme pouvait-il être ?

Mais ses recherches furent vaines.

Guy ne retrouva pas les membres absents.

Il allait retourner et se saisir de la boîte métallique contenant la cendre, quand la lampe de poche éclaira un objet parmi le charbon.

C'était un couteau de boucherie taché de suie et de sang figé...

VIII

Quand Guy Verchères, n'ayant plus aucune utilité pour la chambre louée, rentra à son appartement, il était deux heures du matin.

Sa perquisition chez Madame Anctil n'avait été en rien troublée par l'arrivée de cette dernière.

Et au moment où il s'apprêtait à téléphoner à Belœil pour lui annoncer les résultats fructueux de sa petite enquête personnelle, il lui vint à l'idée une chose formidable...

Si Madame Anctil était partie à tout jamais !
Enfui avec cet homme qui l'avait amenée en voiture !

Il n'avait même pas songé à descendre, quand il avait vu la voiture stopper, à descendre et à aller noter, sans qu'il en paraisse, le numéro de la voiture !

Mais bientôt le sommeil gagna Guy qui

n'avait pas l'habitude de prendre quoi que ce soit au tragique...

Sans en avoir émis le moindre souhait, Guy s'était endormi sur son fauteuil, sans presque en avoir connaissance.

*

Quand il s'éveilla le lendemain matin, il avait les membres endoloris et il y mit le temps avant de se rendre compte qu'il avait dormi dans son fauteuil.

Pour la première fois depuis bien longtemps, Guy avait dormi d'un sommeil peuplé de cauchemars...

Puis la mémoire lui revint de la soirée de la veille.

Guy frissonna...

Par la fenêtre encore ouverte sur la nuit de juin, une pluie était tombée qui avait rempli la pièce d'humidité.

Guy se leva avec un mouvement d'humeur.

Il sentait ses membres craquer sous l'effort.

Était-ce bête de s'être endormi comme ça !

Sans prendre la peine de se coucher bien confortablement dans son lit !

Puis il se souvint des trois jours sans sommeil passés à veiller sur la maison de Madame Anctil...

Et un sourire s'ébaucha sur ses lèvres...

Guy avait conscience de n'avoir pas travaillé en vain.

Il se dirigea vers la salle de bain et se dévêtit pour prendre une douche glacée qui devait le revigorer.

*

Habillé de frais, rasé de frais, et gai malgré la pluie qui tombait sans interruption, Guy allait d'un pas rapide, et sans parapluie reprendre au garage sa voiture remise la nuit précédente.

Puis il se dirigea vers la rue Saint-Jacques.

Belœil attendrait !

Et quand Guy le verrait, il aurait toutes les preuves en mains.

Aucune crainte que Madame Anctil ne soupçonne quoi que ce soit, puisque Guy avait eu soin de tout replacer...

Tout ?

Et cette boîte de carton dont il avait vidé le contenu ?

Il avait oublié ce détail !

Trois jours sans sommeil lui feraient donc perdre la tête ! Guy ne pouvait croire qu'il vieillissait à ce point.

Il dirigea donc sa voiture à toute vitesse vers le bureau de Belœil.

Il irait au journal ensuite.

Ce qui importait, c'était que Belœil fut averti, avant que Madame Anctil ne découvre la disparition des objets.

Qu'il se munisse d'un mandat de

perquisition !

Et qu'on arrête la femme comme suspecte en attendant la mise en accusation de celui ou de celle qui serait coupable du meurtre !

Les empreintes sur le couteau seraient le premier indice qui amènerait la mise en accusation.

Belœil était nerveux au possible, quand Guy fit irruption dans son bureau.

Il arpentait la pièce et s'arrêta à peine quand il entendit la porte s'ouvrir.

Mais quand il vit que c'était Guy Verchères, il n'en continua pas moins sa marche, mais il jura au point d'en faire résonner les vitres.

Puis il cria presque :

- Enfin, te voilà, toi !
- Sapristi ! quelqu'un t'a marché sur les orteils ?
- Ne fais pas d'esprit, veux-tu Verchères ! Ça fait trois jours que je te cherche !
- D'abord, arrête de déplacer l'air comme tu le

fais avec ta corpulence, hein ? Ensuite on parlera.
À part de ça que ce que j'ai à te dire presse !

– Mais d'où sors-tu ?

– Tu savais ce que je devais faire, Théo ?

– Oui, mais ça fait trois jours de ça !

– Laisse faire... tu vas te munir d'un mandat de perquisition et signifier à tes hommes de se tenir prêts !

– Tu as enfin trouvé quelque chose ?

– Ça te surprend ? Tu as la mémoire courte au sujet de mes succès antérieurs...

– Dis vite ! Et qu'on en finisse, dit Belœil.

Guy sortit la petite boîte métallique et un objet, enveloppé dans une serviette qu'il posa sur le bureau de Théo Belœil.

– Tu vas m'envoyer ça tout de suite au bureau des expertises, hein ?

Théo Belœil était sidéré de surprise. Il restait là, bouche bée, l'air un peu imbécile.

– Grouille-toi, pour l'amour du ciel ! cria Verchères. Je te dis que c'est urgent !

Puis il lui raconta dans les grandes lignes la macabre découverte et la hâte qu'il faudrait apporter dans l'exécution du mandat.

– À part de ça, voici quelque chose qui va t'intéresser : Une montre d'homme, une bague avec signet, des boutons de manchette... tout de belle qualité, conviens-en et que j'aurais eu un certain plaisir à posséder moi-même... si j'avais été l'époux de cette jolie madame Anctil... Et puis ceci !

– Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Belœil.

– Un bijou qui vaut par son pesant d'or, premièrement. Ensuite parce qu'il est une preuve supplémentaire... Valérien Anctil avait sûrement une canne baguée...

– C'est une bague de canne, en effet...

– Alors, mon vieux, démêle-toi avec ça pour le moment. Tu sais où trouver le cadavre... Moi j'ai autre chose à faire pour le moment...

– Où vas-tu ?

– Chercher une autre preuve...

– Alors je t’amène ? dit Belœil.

– Non... nous n’allons pas au même endroit.

Et sous le regard étonné de Belœil, Guy Verchères quittait le bureau du Chef de police.

IX

La jeune fille qui lui répondait au comptoir des renseignements le dirigea vers une cage, à droite de la porte d'entrée du journal.

– Mademoiselle... fit Guy de sa voix la plus douceuse, mademoiselle voulez-vous s'il vous plaît me donner un renseignement ?

La jeune fille avait levé les yeux et avait souri complaisamment au jeune homme, bien mis qui s'adressait à elle et qui avait une allure correcte mais étrangement troublante pour la petite oie blanche qu'elle était.

– Certainement monsieur, balbutia-t-elle.

Puis Guy lui dit le but de sa visite.

La jeune fille hésita un moment, puis elle sembla ramasser tout ensemble ses souvenirs des derniers jours. Son visage s'éclaira soudainement.

– En effet, monsieur, je crois me souvenir. Une femme mince et brune... D'ailleurs, le but de sa demande était si extraordinaire, venant d'elle, que je ne pouvais oublier tout à fait celle qui la faisait...

– Que lui avez-vous dit, à ce moment, mademoiselle ?

– Que cela ne pouvait se faire dans les circonstances et qu'il lui fallait d'abord souligner la disparition du monsieur à la police qui, elle, s'occuperait de faire passer le communiqué dans le journal.

– Bon... et c'est bien le jeudi qu'elle est venue au journal, n'est-ce pas ?

– Oui, ça j'en suis certaine, car il y avait, derrière elle un messenger du télégraphe qui attendait...

– La chose n'est donc pas fréquente pour qu'elle vous ait ainsi frappée ?

– Justement, monsieur. Car le télégramme était pour moi personnellement... C'était mon anniversaire de naissance...

Guy Verchères, satisfait, remercia la jeune fille non sans lui faire son plus beau sourire de la journée.

Et il la laissa là, toute confuse derrière la grille de sa cage, oui, telle une petite oie qu'on tenait enfermée...

Puis il s'en retourna au bureau du Chef de Police.

*

Cette course n'avait guère duré longtemps.

Et quand Belœil revint à son bureau, il y trouva Guy Verchères qui lisait tranquillement un roman policier.

– Tu n'as pourtant pas besoin d'inspiration aujourd'hui, dit Belœil, en entrant. Tu as fait du beau travail.

– Encore intéressant que tu l'admettes en toute humilité, fit Guy.

– Je le dis comme je le pense... Nous ne

sommes pas revenus les mains vides... À propos, a-t-on apporté le rapport du bureau des expertises ?

– Il est là... Tu peux faire coffrer Madame Ancil sans arrière-pensée.

– Le couteau...

– Justement, les empreintes relevées sont celles d'une femme, à coup sûr... Ça se vérifiera en un clin d'œil. Mais je n'ai pas besoin de cette preuve pour la savoir coupable et te dire que c'est bien elle qui a fait brûler les membres détachés du tronc...

– Comment ça ?

– Parce que je n'ai pas cherché le coupable après avoir trouvé des indices... mais bien le contraire...

– Alors, dit Belœil, tu la soupçonnes tout le temps ?

– Oui, mais de prouver c'était autre chose, hein ? Belœil ne répondit pas. Il lisait le rapport du bureau des recherches.

Par la cendre de la fournaise, on pouvait

certifier que des ossements humains y avaient été brûlés...

Puis il y avait les empreintes sur le couteau...

Les empreintes qu'on était sûrement en frais de comparer avec celles de Madame Anctil.

– Mon gros Belœil, fit Verchères pour reprendre le sujet qui lui tenait maintenant à cœur, je me sens plein d'amitié pour les âmes de commères...

– Oui ?

– Oui, parce que, sans elles, la tâche aurait été beaucoup plus compliquée que tu penses...

– C'est vrai, en effet, tu ne m'as pas dit comment tu en étais arrivé à ce beau résultat ? Je t'écoute.

À ce moment le téléphone sonna.

Belœil se saisit de l'appareil.

Verchères, avec indépendance, se remit à lire.

Si bien se désintéresser de l'affaire, au moment où elle était encore toute chaude, mit Théo Belœil hors de lui-même, une fois qu'il eut

raccroché le récepteur téléphonique.

– C’est une passion nouvelle ? demanda-t-il à Guy.

– Une passion nouvelle ? Mais de quoi parles-tu, je te le demande ! Tu viens fou, ma foi !

– Je parle de ton livre... ton roman policier...

– Une passion nouvelle ? Nouvelle, peut-être... passion, non... Après tout, dit-il avec suffisance, qu’est-ce que je pourrais y apprendre, hein mon gros Théo ? Et puis qu’est-ce que tu veux ? Qu’est-ce que tu voulais me dire ?

– Ceci que les empreintes de Madame Anctil correspondent exactement avec celles relevés sur le couteau, de même que celles trouvées un peu partout dans la maison.

– Voilà un point de gagné ! dit placidement Guy.

– C’est tout ce que tu trouves à dire ? dit Belœil.

– Je pourrais dire autrement : Voilà une autre femme pendue...

– Tu es lugubre, mon vieux Guy. Sans compter que la femme de Valérien est rudement jolie... Ça sera presque dommage qu'on la pende... Mais j'ai bien peur qu'elle meure ainsi... la corde autour de son beau cou...

– Tu n'es guère plus réjouissant, toi-même ! C'est vrai, au fond, qu'elle était assez appétissante, hein ! la petite Anctil ?

– Allons donc se fier aux femmes, maintenant. Ça vous a des airs de duchesse ou d'ange... et puis tu laisses traîner un couteau et flic ! la tête te part de dessus les épaules !...

– C'est à peu près comme ça que les choses ont dû se passer...

– C'est vrai, nous allions tout à l'heure en parler.

– Je disais donc, reprit Guy Verchères, que c'est à peu près comme cela que les choses ont dû se passer, et j'ai bien hâte de lire la confession de la belle...

« Un mari trop vieux et presque impotent, bon qu'à une marche quotidienne, mais porteur de

grosses assurances... »

– Tu es allé aux renseignements ? demanda Belœil.

– Naturellement ! Ai-je l’habitude de faire les choses à moitié ? Je disais donc, « Porteur de grosses assurances... et facile à maîtriser par une femme toute en nerfs... Et puis querelle dans la cave même ou attaque sournoise, mais dans la cave toujours...

« Dépeçage systématique des membres qui peuvent brûler les premiers, et ainsi de suite... Tout le corps aurait fini par y passer, en y mettant le temps...

« Mais voilà que les voisins s’inquiètent de ne pas voir monsieur Anctil depuis une quinzaine de jours... Et madame Anctil parle de son mari comme s’il était bien chez elle... mais toujours en bonne santé... ce qui ne cadre déjà plus avec les habitudes quotidiennes du mari... Puis Madame Anctil parle d’un voyage à effectuer bientôt... Puis elle se trouble...

« Et comme elle parle à une femme perspicace

malgré son attitude qui veut simplement être curieuse, il lui prend tout à coup l'idée d'être soupçonnée...

« Elle pèse le pour et le contre...

« Elle ne voit plus la possibilité maintenant d'attendre que tout le tronc soit brûlé... le cadavre entier... pour aviser la police de la disparition de son mari comme elle avait dressé son plan...

« Elle avait espéré pouvoir tout effacer les traces de son crime... Une fois la chose faite, signaler la disparition de Valérien... La police aurait fait des recherches infructueuses... Sans cadavre, comment veux-tu faire une cause ?

Et puis, dans sept ans, elle aurait, au point de vue légal, retrouvé sa liberté... Elle n'était point pressée... Elle faisait sa vie en attendant, encore jeune et aimée ailleurs sûrement... Mais au bout de sept ans, légalement, elle pouvait toucher les fortes assurances !

« Au lieu de ça, la frousse la prend au moment où elle rencontre Madame Ranger... Elle craint que les voisins demandent une enquête... Elle a

l'idée de l'annonce dans le journal... Tout le temps que la police sera à ses trousses, je finirai le travail, qu'elle se dit...

« Mais l'annonce au journal ne marche pas toute seule... Elle hésite par peur, c'est évident, sans cela elle aurait immédiatement alerté la police... Elle n'aurait pas attendu au lendemain...

« On suppose que, si elle est allée au bureau de la police le lendemain et non le jour même, c'est qu'elle avait horreur de mêler la police à l'affaire et qu'elle avait espéré pouvoir demander l'hospitalité des colonnes du journal sans y mêler des éléments extérieurs...

« Dans l'impossibilité d'agir sans recourir à la police, il y a donc, dans son attente au lendemain une sorte d'aveu des tourments qui commençaient à l'assaillir...

« Elle avait hésité... puis finalement elle s'était rendue, parce que, si elle n'annonçait pas la disparition de son mari, et ne faisait aucune recherche légale, comment pourrait-elle, dans sept ans, au point de vue de la loi être déclarée libre ?

– Tu as pensé à tout, je vois, dit Belœil.

– Je pensais d’abord que tout cela avait simplement du bon sens... Mais ce qui m’a incité à soupçonner la femme même c’est le fait que la disparition de son mari avait été annoncée presque immédiatement après qu’elle-même eût affirmé à la voisine que tout allait bien... nonobstant le fait que, dans l’entourage, on n’avait pas vu le mari de la dame depuis quinze jours...

« En plus, l’idée émise par Madame Ranger m’était aussi venue à l’esprit : à savoir que si son mari avait été vraiment disparu, les voisines en auraient entendu parler avant de lire la chose dans le journal, pas vrai Belœil ?

Belœil hochait la tête en signe d’acquiescement.

Guy continuait de dérouler l’écheveau des indices et des circonstances qui l’avaient amené à solutionner le crime.

« Pendant les trois jours que tu m’as cherché, sais-tu où j’étais ? Dans une chambre louée, en

face de la maison même de Madame Anctil. Je guettais un soir de sortie alors que je pourrais m'introduire dans la maison... Ça ne s'est produit qu'au bout de trois jours...

« La découverte des cendres n'est pas venue toute seule non plus. La boîte de carton que j'ai prise dans mes mains et qui contenaient les bijoux de Valérien reposait sur un radiateur... Le fond de la boîte était chaud... Le radiateur chauffait en plein mois de juin ! Tu sais le reste... »

Puis Guy Verchères bailla, comme si la chose n'avait plus maintenant aucune importance, et qu'il s'en désintéressait complètement.

Belœil sortit de son bureau en l'avertissant qu'il allait rejoindre la prisonnière remise entre les mains d'une matrone, depuis la découverte des empreintes.

*

Un long temps s'écoula avant qu'il ne revint

pour trouver Guy Verchères encore installé dans son bureau.

– J’ai faim, moi, fit Belœil. Si on allait manger ?

Guy se leva sans mot dire.

– Elle a finalement confessé et c’est bien comme tu pensais... fit Belœil.

– Tu dis ça comme à regret... As-tu peur de me féliciter ?

Belœil se contenta de le regarder.

Guy Verchères souriait malicieusement. Le Chef de Police mettait un peu d’ordre sur son bureau avant d’aller casser une croûte.

Le rapport des expertises fut mis dans un classeur tout désigné d’avance où il rejoignait le premier dossier de l’affaire.

Guy Verchères se récurait les ongles en marchant vers la fenêtre.

La pluie avait cessé et le soleil faisait maintenant reluire la rue comme les canaux de Venise...

Guy Verchères rêva de voyages...

Mais il fut sorti de sa rêverie par la sonnerie du téléphone.

Il n'y porta guère attention, et quand Belœil raccrocha et qu'il vit peser sur lui ce regard déjà vu, Guy s'apprêta à sortir.

– Tu ne m'attends pas ? fit le gros Théo.

– Non... non... je viens de me souvenir que j'ai un pressant rendez-vous...

– Attends-moi tout de même, je quitte à l'instant ! fit le Chef de Police.

L'attente ne fut pas longue. Et avant qu'ils aient rejoint la rue, Théo Belœil disait :

– Une chose finie, une autre recommence...

– Un autre meurtre ?

– Un vol... deux bronzes de prix fort qui ont été volés rue des Épinettes...

Et ce disant, il coulait son regard en direction de Guy qui réagit exactement comme l'avait craint Théo Belœil.

– Drôle de coïncidence, en effet... très drôle...

Si tu veux que je t'aide à solutionner le vol, tu sais Théo... je commence à la connaître la rue des Épinettes...

– Le boulevard, tu veux dire...

– Qu'est-ce que cela change, hein ?

– En effet, ça ne change pas grand-chose, en effet, mais que je ne te prenne jamais... ou il va t'en cuire, ça je t'en réponds ! conclut Belœil.

Il savait bien que les soupçons qui l'assaillaient ne seraient pas confirmés. Pas plus cette fois que les autres fois...

On retrouverait les bronzes chez quelque regrattier peut-être... Peut-être ne les retrouverait-on jamais...

Belœil préféra encore son doute à la certitude qu'il aurait en lisant les journaux du lendemain matin...

Déjà les typographes du Matin composaient les nouvelles... Un boy apportait un communiqué urgent au type numéro 6.

La nouvelle se lirait comme suit :

« Un don anonyme de... »

Belœil savait le reste. À quelque changement près, c'était toujours la même chose. Et pourtant, encore aujourd'hui, il serrait la main de Guy Verchères...

Les deux hommes montaient, chacun dans sa voiture.

Le soleil avait séché complètement les avenues.

Guy Verchères ne pensait plus à Venise...

Rit bien, qui rit le dernier

J'étais à Saint-Émile, dans les Laurentides.

Je jouissais d'un mois de vacances.

Je croyais que l'inspiration viendrait.

Quand vous êtes dans les montagnes et que la grande nature vous emplit l'œil et la pensée, inutile d'essayer de composer.

Je décidai d'aller rencontrer les habitants ; ils en ont eux, des souvenirs.

C'est comme ça, que je rencontrai Joseph Binette, vieux garçon, considéré comme peu brillant.

Écoutez son histoire :

J'ai reçu mon instruction écourtée à la petite école.

Je peux signer mon nom et lire le journal en épelant tous les mots. Ça me suffit.

Je ne parle pas de l'arithmétique, car un habitant sait compter sans aller à l'école.

J'ai fait de l'argent et je l'ai ramassé.

Il n'y a pas de banque, à Saint-Émile.

Chacun cache son argent au petit bonheur.

Dans un village, il est difficile de conserver un secret.

Pour alimenter les conversations de fond de cour et de perron d'église, il faut des nouvelles.

Ces nouvelles présentent toujours plus d'intérêt si elles sont pêchées dans la vie privée de gens.

Donc, la nouvelle se répandit.

– Saviez-vous que Jos Binette, s'est ramassé tout un « bunch » ?

– À quoi est-ce que cela peut lui servir, c'est un vieux garçon enragé.

Et patati, patata...

– Je me demande où il peut cacher son argent ?

– Comme nous autres, dans un vieux bas de laine ou dans un pot de l'armoire.

– Non, dit un Jos connaissant, je le sais moi, où il le cache.

– Comment le sais-tu, toi ?

– Il me l’a dit.

En effet, celui qui avait dit cela était un de mes voisins.

Je me souviens lui avoir dit mon secret, un soir que nous avons avalé autre chose que de l’eau.

– Où est-ce qu’il le cache ?

– Dans sa fournaise qui ne chauffe jamais en été.

– Et puis en hiver ?

– Ben, en hiver... je ne le sais pas.

Un dimanche, les gamins en me voyant passer me chantèrent :

Jos Binette, le grand fouette, qui cache son argent dans son gros poêle.

Je m’aperçus là que mon secret était connu.

Je savais qu’un mauvais garçon était de

passage au village.

Plusieurs camps d'été avaient été visités et des choses de valeur avaient été volées.

La rumeur et les enfants devaient sans doute attirer l'attention du malfaiteur.

Je ne suis pas peureux, mais je me dis :

« Mieux vaut prévenir que guérir. »

Je jonglai à un truc. Vous verrez que ce n'était pas mal, même pour Jos Binette l'ignorant.

Un bandit de la ville ne me fait pas plus peur que le bœuf qui essaye de m'encorner.

– De passage au magasin général, je sus par Tit Pit, le commis, que le bandit, sans faire semblant de rien, s'était informé de moi.

– Comment tu t'appelles, toi, le petit ? avait demandé le voleur.

– Tit Pit.

– Connais-tu Jos Binette ?

– Ben sûr que je le connais.

– Quelle sorte de gars, que c'est ?

– C’est un grand maigre, qui lève un tombereau comme si c’était de la paille.

– Est-il tout seul chez lui ?

– Oui, pourquoi que vous me demandez ça ?

– C’est parce que je veux lui vendre une faucheuse.

*

J’avais une carabine à répétition.

Je la chargeai et la tins à la vue.

Pendant la nuit, je ne dormais que d’un œil.

J’avais d’ailleurs, une sonnette d’alarme, meilleure que tout autre : mon chien.

Durant le jour, je vaquais à mon travail en jetant un coup d’œil sur la route.

Je me souviens bien du premier septembre 1937.

J’avais lu mon journal à la lueur de ma lampe à l’huile, puis soufflant la flamme, je m’étais

étendu sur un sofa en fumant ma pipe.

Mon chien était dehors depuis une demi-heure. Il était à peu près neuf heures.

J'entendis japper au loin. Juste un jappement puis plus rien ; une fausse alerte, me dis-je, ou bien il a tué mon chien...

Un moment après, je perçus un bruit à la porte arrière.

Je me levai doucement, saisis mon fusil, et me cachai derrière un gros side-board.

De ma cachette, j'apercevais la porte et le poêle.

Le bougre avait de l'expérience, il savait forcer une porte sans faire de bruit.

En un rien de temps, il était dans la cuisine. Je le vis hésiter, écoutant sans doute, pour percevoir le bruit de mes pas.

Il tenait un « black Jack » d'une main et une « flash light » de l'autre.

Je me blottis le plus possible pour éviter le jet de lumière.

Le voleur s'avança vers ma chambre à coucher.

Il revint et je l'entendis marmotter :

– Il doit être allé veiller chez le voisin le maudit... c'est pourquoi son chien était dehors.

J'avais un poêle dans la cuisine et une fournaise en avant.

Je le vis ouvrir mon poêle.

S'éclairant de sa flash-light il remua les cendres et s'aperçut qu'elles étaient chaudes.

Alors il se dirigea vers l'avant.

Je retins ma respiration, car il passa à deux pieds de moi.

Il toucha les côtés de la fournaise et s'aperçut qu'il n'y avait pas de feu à l'intérieur.

Il enleva le dessus et plongea la main parmi les papiers.

Tout à coup il poussa un cri et voulut retirer son bras, mais il était pris au fond de la fournaise.

Je lui criai :

– Fais un pas et je tire...

Il fit un mouvement pour se tourner de mon côté, tout en continuant de hurler en blasphémant.

– Tu es pris comme un renard, mon m...

C'était en effet une trappe de renard que j'avais attachée au fond de la fournaise.

Je lui dis :

– Jette-moi ton jack.

Il ne se fit pas prier.

Je saisis la lumière qu'il avait échappée.

Il devint plus apprivoisé, mais se plaignait en essayant de défaire les mâchoires de la trappe.

Il y réussit et je m'aperçus qu'il saignait abondamment.

Je lui jetai une serviette et lui dis :

– Maintenant déguerpis et que je ne te vois plus jamais.

Quand il fut parti, je tirai un coup de fusil en l'air.

Je n'ai jamais vu un gars courir comme cela.

Les voisins accoururent en entendant le coup de feu.

Ils voulurent partir après le voleur.

– Laissez-le courir, leur dis-je, de la manière qu’il est parti là, il va être trop essoufflé pour ne jamais revenir.

Il y a huit ans de cela.

Dernièrement j’ai vu son nom sur le journal parmi la liste des morts en Allemagne.

C’est pour cela, que je ne le nomme pas, malgré qu’il ait tué mon chien.

Cet ouvrage est le 565^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.